LES GRANDS ÉDUCATEURS SOCIALISTES

Paul ROBIN

PAR

MAURICE DOMMANGET

SOCIÉTÉ UNIVERSITAIRE
D'ÉDITIONS ET DE LIBRAIRIE
134, Rue d'Assas - PARIS

Paul ROBIN

Paul Robin (1837-1912), c'est le socialiste, le néo-malthusien, le libertaire ou, plus précisément, l'en-dehors, le rebelle même dans l'anarchisme qui, doué de la plus rare vocation pédagogique, d'une intelligence supérieure et d'une âme d'apôtre, a été quatorze années durant l'homme de Cempuis. C'est l'éducateur au sens profond du mot, c'est l'une des plus grandes sinon la plus grande figure de la pédagogie socialiste, une figure, hélas ! bien oubliée.

Il n'y a pourtant que trente-neuf ans qu'il est parti en s'empoisonnant et personne n'en parle, pas plus dans les milieux d'avant-garde que dans les milieux pédagogiques. C'est que « Les morts vont vite aujourd'hui », comme le remarquait Manuel Devaldès en retraçant sommairement sa biographie. Devaldès aurait pu ajouter qu'on ne déforme pas, qu'on ne caricature pas, qu'on ne calomnie pas impunément les meilleurs : il en reste toujours quelque chose. A plus forte raison quand, au milieu de la veulerie générale, de l'arrivisme envahissant, un précurseur comme Robin, d'un caractère intransigeant, d'une conviction irréductible, donne l'exemple d'une vie toute de sincérité, vouée à l'idéal qu'il s'est tracé.

Les débuts pédagogiques

Paul Robin sort d'une famille bourgeoise et très pieuse. Il est né à Toulon et se fit remarquer comme élève aux lycées de Bordeaux et de Brest par son esprit investigateur, ses aptitudes d'inventeur, de technicien et d'artisan.

De 1856 à 1858, tout en préparant l'Ecole Normale Supérieure, il est répétiteur aux lycées de Rennes et de Brest. Déjà, la pédagogie officielle le rebute, l'iniquité sociale et l'iniquité scolaire le révoltent. Son élève, son gendre, son fervent biographe, l'instituteur Gabriel Giroud (1) souligne à juste titre la précoce orientation du jeune homme. Le voilà en plein rêve humanitaire, en pleine utopie pédagogique, affrontant des questions qui absorberont sa vie, esquissant des vues originales sur une éducation qui permettrait « le libre développement des esprits et des cœurs ». Il expose des vues très neuves pour l'époque sur le féminisme et la question sexuelle.

Tout cela est encore empreint de quelque mysticisme, pénétré de ferveur religieuse. Pas pour longtemps. A l'Ecole Normale, la foi de Robin disparaît. Il devient darwiniste, positiviste, athée. En même temps, s'affirment avec force ses capacités scientifiques, son habileté expérimentale et aussi, avec son désir de rénovation, son caractère entier, son ardeur, son entrain, son esprit de combat. On l'admire mais on lui en veut, comme à tout rebelle. Il ne passe même pas l'oral de l'agrégation, prend en dégoût les examens.

Professeur de 1861 à 1864, Robin commence son apostolat pédagogique. Il sort des ornières professionnelles et se donne à sa tâche d'un élan joyeux, cherchant à réaliser

(1) Mort le 16 septembre 1945. Il était plus connu sous le pseudonyme de Georges Hardy.

cette « éducation intégrale » qu'il a conçue à l'image de sa propre formation « intégrale ». A la Roche-sur-Yon, il organise pour ses élèves et les jeunes gens de la ville des promenades botaniques, des excursions, des visites chez les artisans, des cours de technologie, d'astronomie, de musique, ces derniers suivant la méthode simplifiée de son ancien maître et ami Emile Chevé, qui fut aussi le maître de Varlin.

A Brest, Robin donne des cours populaires, se livre aux tâches de vulgarisation, fréquente les ateliers de l'arsenal, les salles d'opérations de l'hôpital maritime, les milieux socialistes. Il abandonne la discipline traditionnelle, piétine les programmes, abat avec désinvolture la haute muraille d'airain séparant le professeur de la Cité, de l'atelier. Sa famille, ses chefs, les politiciens locaux de l'Empire lui deviennent hostiles. Il songe un moment à s'expatrier pour « réaliser » librement » ses idées pédagogiques et, comme il l'écrit à l'un de ses camarades de « turne », pour « mettre en œuvre l'enseignement populaire des réalités scientifiques » telles qu'il les conçoit.

Démissionnaire, il prend part en 1865 au fameux congrès international des étudiants de Liège où il se lie avec Aristide Rey qui favorisera plus tard son œuvre de Cempuis. Il s'installe à Bruxelles et y donne des leçons comme naguère Buonarroti. Maintenant qu'il a rompu avec l'administration, qu'il s'est débarrassé du carcan des programmes et de la routine pédagogique, le voilà libre. Son activité pédagogico-socialiste, une et indivisible, est débordante. Il professe les sciences, les mathématiques, la musique, la technologie, fabrique lui-même ses instruments de démonstration, fréquente les cours populaires, les cercles estudiantins, les groupements politiques et libres-penseurs, la section de l'Internationale. Il collabore à l'*Education moderne* et à *l'Utilité*, périodiques de vulgarisation scientifique, il fonde le *Soir*, curieuse petite

revue d'éducation, afin « d'offrir la science aux ouvriers qui la cherchent ». Il publie même une *Méthode de lecture* à base phonétique.

Dans l'Internationale

En vue du deuxième Congrès International de Lausanne (1867), la minorité bruxelloise de l'Internationale charge Robin de rédiger le rapport sur l'Enseignement intégral. César de Paepe avait mandat de le lire. Il fut simplement communiqué. Ce fut le rapport de James Guillaume, sur la phonographie qui fut surtout discuté. Finalement, une résolution fut adoptée préconisant « l'enseignement scientifique, professionnel et productif », la « mise à l'étude d'un programme d'enseignement intégral », « l'organisation de l'école-atelier », l'élimination de tout enseignement religieux. En outre, la résolution manifestait sa méfiance à l'égard de l'État au point de vue scolaire et se prononçait pour une langue universelle et une réforme de l'orthographe dans l'intérêt de « l'unité des peuples et de la fraternité des nations ».

Au troisième congrès de l'Internationale à Bruxelles (6-13 septembre 1868), Robin ne fut pas délégué. Son rapport sur l'Enseignement intégral fut adopté ainsi que cette résolution conforme à ses vœux et à ceux de Marx :

Le Congrès reconnaissant qu'il est pour le moment impossible d'organiser un enseignement rationnel, invite les différentes sections à établir des cours publics, suivant un programme d'enseignement scientifique, professionnel et productif, pour remédier autant que possible à l'insuffisance de l'instruction que les ouvriers reçoivent actuellement. Il est entendu que la réduction des heures de travail est considérée comme une condition préalable indispensable.

Devenu membre du Conseil fédéral belge, puis secrétaire

des séances, Robin est l'un des piliers de l'*Internationale*, organe de la Fédération belge. Ces lignes publiées dans le numéro du 28 février 1869 reflètent bien sa pensée :

... L'ignorance, autre source de misère disparaîtra devant l'instruction donnée par chaque section. Il ne s'agit pas de cette instruction que nos doctrinaires même réclament à grands cris. Nous voulons former des hommes et l'on n'est un homme complet que lorsqu'on est travailleur et savant en même temps ; aussi tous les travailleurs réunis au congrès de Bruxelles, en septembre dernier, ont-ils réclamé l'instruction intégrale, *qui comprend à la fois la science et l'apprentissage des métiers. Cette instruction ne pouvant se donner actuellement par suite d'empêchements matériels, les sections y suppléent du mieux qu'elles peuvent en organisant des meetings, des conférences, en fondant des journaux où l'on enseigne aux ouvriers les droits de l'homme, où on leur apprend à les revendiquer, où enfin l'on rassemble les matériaux pour l'édifice de la société future.*

Arrêté à la suite des grèves de Seraing, puis expulsé de Belgique, Robin se fixe à Genève où il entre en rapports avec Bakounine et Herzen. Il se lance à corps perdu dans l'action ouvrière et est délégué au quatrième congrès de l'Internationale à Bâle par la section de Liège. Mais son rapport sur l'Enseignement intégral ne put y être discuté. Cependant, à la même époque, Robin publie dans la *Philosophie positive* de Littré, une étude remarquable sur le même sujet, étude qui montre qu'alors — et il l'a reconnu — il était déjà préparé par quatorze ans de réflexions, de tâtonnements, d'expériences et d'épreuves, à mettre debout une œuvre pédagogique comme celle qui a illustré son nom.

S'y atteler alors eût été néanmoins prématuré. La lutte contre l'Empire devait être menée à son terme logique. De retour à Paris, Robin milite à nouveau dans l'Internationale

et, malgré l'acuité des événements, ses préoccupations pédagogiques demeurent. On l'arrête. Il écrit alors à sa jeune femme, la fille du socialiste et libre-penseur belge Delesalle :

Songe à la République future... quand on aura couvert d'écoles, de musées, de lieux de réunions publiques, les places autrefois occupées par les églises, les prisons, les palais.

La science officielle de l'éducation ne trouve rien de mieux à faire des jeunes adolescents que de les enfermer : les privilégiés au collège, les vulgaires à l'atelier, les parias en prison.

Condamné peu après à deux mois de prison avec d'autres Internationaux, Robin purge sa peine à Sainte-Pélagie et à Beauvais, dans la sombre prison voisine de la route même menant à Cempuis, trente kilomètres plus loin. Libéré grâce au 4 septembre, Robin échoue, après maintes tribulations, à Londres. Marx l'accueille, lui procure des leçons de grec et le fait entrer dans le Conseil Général de l'Internationale. Mais Robin, toujours bakouniniste, s'en trouve écarté à la suite du conflit Marx-Bakounine. Dès lors, tout en polémiquant sur le plan des tendances, Robin ne joue plus — et ne jouera plus — un rôle aussi important dans la grande association ouvrière.

Variétés pédagogiques

Il n'en continue pas moins à Londres ses études et sa pratique pédagogiques.

Entre deux leçons particulières, il confectionne des jeux instructifs pour l'enseignement enfantin, des objets simples pour les expériences élémentaires. Il constitue un musée mathématique, un plan d'observatoire populaire appréciés. Il professe à l'Ecole royale militaire de Woolich où il a comme élève le prince impérial, puis au Collège de

l'Université de Londres. Il s'occupe aussi de l'éducation de ses enfants, en innovant pour eux la pratique de l'illustration pour l'acquisition des connaissances.

En 1878, de Londres, Robin se décide à collaborer au *Dictionnaire de Pédagogie* de Ferdinand Buisson dont James Guillaume, de la Fédération Jurassienne, est le grand artisan. Ce dictionnaire est une œuvre officielle qui ne peut s'accommoder d'articles trop hétérodoxes. On confine Robin dans des articles scientifiques. Il peut tout de même donner sa mesure en traitant des métiers et du familistère de Guise.

Buisson — qui fut de l'Internationale et de la Commune — devenu directeur de l'Enseignement primaire, apprécie le mérite de Robin et le « désir tout particulier qu'il a de s'occuper d'enseignement ». Il insiste auprès de lui pour un retour en France. Après bien des hésitations, Robin accepte. On lui propose la direction d'une école professionnelle à Chambéry. Il écrit à sa femme :

Je brûle d'avoir cette place et d'aller un peu accomplir ce dont j'ai tant rêvé.

Mais ce poste, pas plus du reste que la direction d'Ecole Normale qui lui fut offerte, n'étaient compatibles avec sa situation familiale au regard de la religion, chose qui comptait alors car Robin était marié civilement et avait trois enfants non baptisés.

L'INSPECTEUR PRIMAIRE DE BLOIS

En 1879, Ferdinand Buisson nomme Robin inspecteur de l'enseignement primaire à Blois. Il exerce cette fonction un an durant. C'est peu. Ce fut assez pour transformer sa circonscription, pour jeter la perturbation dans le Landernau administratif, pour scandaliser, comme à Brest, chefs, maîtres, politiciens, familles.

Robin se mit à l'œuvre avec son cran habituel. Par des conférences, des conseils, des encouragements, il secoue la torpeur du personnel, il encourage les initiatives les plus hardies. Il établit un programme d'enseignement différent de celui de l'administration, approuvé cependant par elle sous la réserve qu'on l'applique hors la classe. De la religion, de la morale même laïque, de l'enseignement civique, du patriotisme, il n'est point question, mais d'enseignement concret, vivant. Les recommandations se succèdent : utilité du dessin, du travail manuel, de la musique, de la gymnastique, de l'hygiène, du musée scolaire, des promenades, des recherches botaniques, géologiques, archéologiques, des visites d'ateliers, d'exploitations, d'usines, suggestions concernant l'établissement de petits observatoires météorologiques, des fiches anthropométriques par tête d'élèves, etc...

Pour la première fois peut-être à Blois, Robin organise une fête scolaire avec 600 élèves. Il y a 6.000 personnes qui écoutent les chants, suivent les jeux, les évolutions en plein air. Robin qui est hostile aux récompenses tourne la difficulté en distribuant, en guise de prix, des thermomètres, des coupe-verres, des boîtes à herborisation, des trousses de dessin, tous objets utiles ou capables d'intéresser les enfants.

Le 17 septembre 1880, Robin fonde à Blois le premier cercle pédagogique de France qui part avec 52 membres et 65 francs en caisse. Dans le local du cercle, puis dans une salle d'école, enfin au château, il installe une exposition permanente d'objets donnés ou prêtés, intéressant l'enseignement.

Dans son entreprise, Robin éprouve surtout des difficultés en voulant acclimater la co-éducation dans les écoles rurales, en s'opposant dans les écoles dites libres à la différence de traitement entre élèves payants et non-payants. Bien que ne se pliant point aux paperasseries administratives, il

remplit une dernière notice individuelle marquant son désir d'obtenir la « direction d'une école d'enseignement intégral ».

Il devait être exaucé grâce à sa nomination à Cempuis. Aussi pourra-t-il s'écrier sans fausse modestie, en quittant cet établissement d'où on le chassa ignominieusement :

J'avais près de 44 ans lorsque m'est échu le grand bonheur de m'attacher avec enthousiasme à la tâche rêvée.

L'orphelinat Prévost a Cempuis
Paul Guilhot et Charles Delon

Cempuis est un petit village picard relevant du canton de Grandvilliers, dans la partie nord-ouest du département de l'Oise qui touche au département de la Somme.

Là naquit et mourut Joseph-Gabriel Prévost (1793-1875). Cet ancien négociant devenu riche, un moment saint-simonien agissant et généreux, avait fait bâtir en 1861, à l'entrée de son village natal en venant de Grandvilliers, une maison de retraite où furent admis par la suite quelques orphelins. En août 1880, après un long procès avec les parents du défunt, le département de la Seine entra en possession de cette maison qui lui était léguée par testament du 20 août 1871. Il était stipulé dans cette pièce que l'établissement devait être transformé en un orphelinat pour les deux sexes ayant des laïques pour directeur et instituteurs, et qu'un comité de patronage surveillerait la marche de l'institution.

Par un rare concours de circonstances, il se trouva que Ferdinand Buisson était l'exécuteur testamentaire du legs Prévost, qu'Aristide Rey, devenu conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine en était le rapporteur devant l'Assemblée départementale, qu'enfin Robin se trouvait libre. On proposa la direction à ce dernier qui visita

l'établissement en octobre et exposa ses vues et projets au Directeur de l'Enseignement primaire de la Seine, Carriot.

Le 11 décembre 1880, Robin était nommé à la tête de l'orphelinat. C'était une situation tout à fait modeste pour un homme de sa valeur et le séjour à Cempuis équivalait à un exil. C'est ce que M. Carriot fit remarquer à Robin qui répondit dignement et fièrement :

Accordez-moi en liberté ce qui manque en majesté.

Effectivement, on accorda à Robin qu'au point de vue pédagogique, il ne dépendrait ni des bureaux, ni des autorités universitaires. De plus, la Commission de patronage lui fut sympathique. L'initiative pédagogique, sauf approbation préfectorale, lui appartenait. C'était beaucoup, mais dans l'application, les choses n'allèrent pas toujours droit et il fallut compter avec l'ambiance locale, la presse cléricale, les capitulations de l'opportunisme, la sélection défectueuse des orphelins, la nomination d'un personnel inadapté et bien d'autres facteurs. Robin dut composer, transiger, se plier à bien des exigences, ce qui fut beaucoup pour lui ; mais il était décidé à tous les sacrifices pour le succès de son expérience.

Certes, il fut loin de réaliser pleinement l'idéal pédagogique élevé qu'il avait en vue et d'ailleurs, il le savait, la chose n'était pas possible dans la société capitaliste. Néanmoins, il fit de Cempuis, en dépit du cadre et des contingences, à la fois un établissement scolaire et un foyer de culture pédagogique annonçant, devançant les réalisations de la société socialiste.

Au reste, ce n'est point tomber dans l'hyperbole que de voir en Cempuis une installation unique en son genre pour l'époque et qui, jusqu'ici, ne semble pas avoir été dépassée malgré les progrès de la pédagogie et de l'évolution sociale.

Il est juste de noter que Robin n'eût pu accomplir sa

tâche s'il n'eût fait partager son enthousiasme à deux hommes dont il fit ses collaborateurs fidèles et dévoués et qui devinrent avec lui les chevilles ouvrières de la maison : Paul Guilhot et Charles Delon.

Le premier entra à Cempuis en 1882, le second y resta par intermittence à partir de 1892. Guilhot, brave homme, d'une gaieté débordante, d'un esprit large et d'un grand sens pédagogique, se fit le théoricien et le praticien de ce qui se rapportait à la partie de l'éducation esthétique touchant la musique, la diction, le théâtre, la pantomime, Mlle Louise Robin se réservant le dessin, le moulage, le modelage. Charles Delon (1), pédagogue-né comme Robin et, comme ce dernier, capable d'affronter toutes les puissances pour le triomphe de ses idées pédagogiques, était connu par ses ouvrages de vulgarisation, toujours estimés. Avec Robin, il fut le principal conférencier des sessions pédagogiques instituées à Cempuis, et Robin avait le dessein d'en faire, pour peu que l'expérience eût continué, une sorte de directeur d'Ecole Normale dans laquelle se seraient formés les praticiens de l'éducation intégrale.

L'ÉDUCATION INTÉGRALE

Qu'est-ce que l'éducation intégrale ?

C'est ce qu'il faut ici bien définir car on a considéré à tort cette formule comme signifiant un bourrage intellectuel intensif. Rien n'est plus éloigné de l'esprit de Robin.

Nous n'avons pas le moins du monde la prétention de faire de nos élèves des savants universels... Par ce mot

(1) Ne pas confondre avec le Docteur Delon (Albert) 1857-1938, du Gard, l'un des meilleurs théoriciens du Parti Ouvrier Français, bon vulgarisateur de la doctrine socialiste.

d'éducation intégrale, nous entendons celle qui tend au développement progressif et bien équilibré de l'être tout entier, sans lacunes, ni mutilation, sans qu'aucun côté de la nature humaine soit négligé ni systématiquement sacrifié à un autre. Dans l'ensemble de l'éducation et dans chacune de ses parties considérées à part, nous poursuivons l'application du même principe d'intégralité, d'entièreté — si vous préférez ce vieux mot qui mériterait d'être rajeuni — de proportion et d'harmonie, persuadés que le bonheur de l'individu même et son aptitude à concourir au bonheur de tous en dépendent.

D'après Robin, la base de cette éducation intégrale, c'est :

Le désir fondé qu'a tout individu, quelles que soient les circonstances du hasard de sa naissance, de développer le plus possible ses facultés propres physiques, intellectuelles et morales.

Robin précise ainsi les caractères de cette éducation :

Bien que ne prétendant pas faire de tous des puits de science, l'éducation intégrale contient et réunit les trois facteurs habituels, à savoir : l'éducation physique, intellectuelle et morale. Elle s'efforce de faciliter l'éclosion et le développement de toutes les facultés de l'enfant, de lui permettre la connaissance de toutes les branches de l'activité humaine de telle façon qu'il n'ait que des acquisitions basées sur la vérité scientifique. Mais, après avoir donné à tous cette base indispensable des réalités objectives, elle laisse à chacun le soin de continuer son développement, de le pousser à fond, suivant les événements, les nécessités, les initiatives propres et d'approcher de la connaissance complète et des capacités spéciales seulement dans les branches d'où dépend la satisfaction de ses besoins physiques et psychiques.

Dans l'éducation intégrale ainsi comprise, on restitue à l'éducation physique si négligée, si méprisée parfois, la place

qu'elle mérite. Robin s'explique à ce sujet avec le même souci d'harmonie qu'on a pu noter plus haut.

Dans l'éducation physique, nous cherchons à réaliser ce bel équilibre organique qui s'appelle la santé parfaite ; nous cherchons à développer la vigueur musculaire, mais aussi la délicatesse des organes de perception, la finesse et la justesse de cet outillage précieux que nous nommons nos sens. Nous entendons que l'éducation physique fasse contrepoids à l'éducation intellectuelle, sans plus ; nous ne tomberons pas dans le travers de l'athlétisme. Et réciproquement nous aurons soin que le travail cérébral ne soit point poussé à outrance, au risque de compromettre la santé du corps.

Ici, nous arrivons aux précisions sur l'éducation intellectuelle, Robin insistant toujours visiblement sur l'harmonie à réaliser :

L'éducation intellectuelle mérite, pour son propre compte, le titre d'intégrale, quand elle se donne pour fin le développement proportionné de toutes les facultés de l'homme, qui existent à l'état de germe chez le petit enfant ; nous n'avons pas le droit d'en laisser atrophier ni d'en déprimer aucune, non plus l'imagination que le jugement ou la mémoire. Par instruction intégrale, nous entendons que l'élève doit acquérir non pas comme on disait autrefois, des « lueurs » de tout, une teinture superficielle : mais de solides notions, justes, claires et positives, bien que très élémentaires, de toutes les sciences et de tous les arts. La méthode d'enseignement correspondant à un tel programme aura aussi le caractère intégral, en employant dans une proportion équilibrée, tous les moyens d'exercer les facultés, de faire naître les idées et de communiquer les notions.

De cette façon s'établira la base large et stable sur laquelle la spécialisation viendra s'appuyer plus tard. Ainsi, par exemple, nous tenons que nos enfants non seulement

possèdent ces connaissances qu'on est convenu d'admettre dans les écoles primaires, langue maternelle, histoire nationale, arithmétique, etc..., mais qu'en outre ils soient initiés aux sciences et aux arts, possèdent des notions de physique et de chimie, d'histoire naturelle. Et de même nous voulons qu'ils sachent la musique et le dessin. Qu'ils soient exercés aux divers travaux manuels et non pas exclusivement à un seul, sous prétexte de spécialité et d'apprentissage : après avoir acquis une habileté générale de la main par cette diversité, ils se perfectionneront dans la pratique du métier qu'ils auront choisi, avec connaissance de cause, et encore sans y pousser la spécialisation à l'extrême comme il se fait trop généralement dans les ateliers où la division du travail excessive ne forme que des ouvriers incomplets. C'est de cet idéal, l'homme adroit devenant un ouvrier habile, que nous tentons de nous rapprocher le plus possible par l'organisation du travail dans nos ateliers.

On voit que l'éducation manuelle qui est aussi une sorte d'éducation physique, s'incorpore pour Robin, à l'éducation intellectuelle.

Il ne faut pas oublier, dit-il, *que l'éducation physique et intellectuelle ou instruction, doit comprendre la science et l'art, le « savoir » et le « faire ». Un véritable intégral est à la fois théoricien et praticien ; il réunit les deux qualités systématiquement séparées par la routine officielle, maintenant d'une part l'enseignement primaire et professionnel, de l'autre l'enseignement secondaire et supérieur : il est à la fois le cerveau qui dirige et la main qui exécute, le savant et l'ouvrier.*

Quant à l'éducation morale, elle est considérée par Robin non pas comme un prêche quelconque, une série de leçons *ex-professo*, mais comme une résultante, une œuvre d'influence tenant à l'ensemble du système, comme la consé-

quence d'une existence normale dans un milieu normal, comme les effets d'une vie bien équilibrée dans un milieu familial, fraternel et égalitaire.

Examinons successivement comment Robin envisage et applique ces diverses formes d'éducation, qu'il croit devoir diviser par habitude d'esprit autant que par esprit de méthode, mais qui sont indivisibles dans sa pensée.

Education physique

A Cempuis, la préoccupation principale, constante des éducateurs était l'hygiène, la santé.

Ils voulaient la vie, la classe au grand air le plus possible, en utilisant le parc, les jardins, le bois, les champs. Les soins de propreté étaient poussés jusqu'à la plus extrême minutie. Les petits étaient astreints à une visite journalière durant de dix à quinze minutes. Des plus grands, « petits papas » et « petites mamans », veillaient particulièrement à la propreté d'un petit et l'aidaient dans sa toilette. La nourriture simple, rustique, variée était plutôt végétarienne. Pas de vin, d'alcool ni de café, sauf dérogations motivées. Usage régulier et fréquent des bains. Natation des deux sexes dans la piscine de l'établissement, pratique audacieuse pour l'époque. Pour éviter la déformation de la colonne vertébrale ou scoliose : corps droit, papier droit, écriture droite, proscription des bras croisés.

Aux récréations, gymnastique naturelle ou libre sans autre règle que l'instinct ou la fantaisie, et aussi jeux variés et nombreux : tonneau, ballon, cerceau, anneaux, cerf-volant, quilles, boules, patins à roulettes, traîneau, cordes, raquettes, croquet, échasses, etc... Les élèves de Cempuis, filles et garçons, dès 1881, furent les premiers enfants à pratiquer

le cyclisme, d'abord avec les lourds bicycles en bois, puis avec les tricycles et les bicyclettes. Des grands pratiquaient l'équitation. La manœuvre de la pompe à incendie plaisait beaucoup : elle permit aux élèves de concourir utilement à l'extinction de feux dans une contrée où les toits de chaume encore nombreux provoquaient souvent des incendies.

Il était défendu de jouer aux soldats. Toutefois il y eut à Cempuis un bataillon scolaire, avant ceux de Paris. Mais on n'y pratiquait le tir et les mouvements qu'à titre d'adresse et de récréation. La figure habituelle figée et sévère du soldat sur le rang était bannie.

Dans tous les exercices : aucune idée de sport excessif, de compétition, de match, de championnat. Point de vanité, de jalousie, de dépit, de découragement. Les promenades et excursions étaient en grand honneur. Elles ne se faisaient point n'importe où et n'importe comment. Aux petites promenades, tous participaient ; aux grandes, Robin eût voulu que les plus jeunes accompagnassent leurs aînés. Dans ce but, il avait demandé l'autorisation d'acquérir un omnibus de 36 places. On partait de très bonne heure, hiver comme été, sac au dos, muni de tout ce qui était utile : vivres, cartes, boussoles, objets divers. Un fourgon suivait. Le chant, les leçons vivantes, l'amour de la Nature, l'esprit de solidarité, l'endurance physique, y trouvaient leur compte. Pendant les vacances de 1891 eut lieu une grande excursion pédestre de seize jours par Forges-les-Eaux, Rouen, Le Hâvre, la côte jusqu'au Tréport-Mers où se tenait la colonie de vacances de Cempuis, l'une des premières sinon la première établie en France, sur les plans et aux frais de Robin. Toutes ces excursions étaient éminemment profitables : au cours de l'une d'elles fut découverte une station préhistorique que fouillèrent ensuite deux savants. Elles se faisaient avec un entrain que Robin savait maintenir en

sortant de sa poche un ocarina, un flageolet, un fifre ou en entonnant un chant qu'il expliquait chemin faisant.

La gymnastique rationnelle était pratiquée au gymnase ou à l'air libre. On se servait des agrès, des barres parallèles, on pratiquait la boxe sans combat, la canne, le saut, le grimper, la course, le lancer, etc., avec gradation. Robin avait des idées sur la chorégraphie scolaire s'étayant sur les marches et les chœurs antiques, les danses populaires des divers pays, les farandoles, les menuets, les quadrilles et les lanciers. Mais les connaissances spéciales lui manquaient pour réaliser son rêve. Du moins l'une des maîtresses du cours enfantin parvint-elle à quelques résultats dans cette branche.

L'entraînement physique se faisait à Cempuis sous le contrôle des mensurations anthropométriques qui sont passées aujourd'hui dans le domaine public. C'était une des grandes préoccupations de Robin qui y voyait non seulement un instrument précieux pour la connaissance du développement intellectuel et moral de l'enfant, mais l'amorce d'une collaboration extrêmement utile entre l'éducateur, le médecin et la famille. Robin, d'ailleurs, qui « se montrait aussi bon médecin que bien des docteurs » et procédait au besoin à de petites opérations, était un grand partisan de la médecine préventive ou médecine des symptômes et il préfaça le livre que le docteur Toussaint, secrétaire général de la *Société de l'hygiène de l'enfant*, publia à ce sujet, et qui fut imprimé à Cempuis.

Education organique et manuelle

Une autre éducation physique que Robin appelle organique, vise à un double but : d'une part à développer l'acuité, la précision des sens ; d'autre part à perfectionner la main « cet outil merveilleux d'universalité ».

Partant des travaux frœbeliens à la classe maternelle, mis au point par Ch. Delon, l'enfant de Cempuis à mesure qu'il avançait cultivait, affinait ses sens par toutes sortes d'exercices et de jeux ingénieux. On l'habituait de bonne heure à manier la balance, le mètre, la chaîne d'arpenteur, le baromètre, le thermomètre, le microscope, la loupe, la lunette astronomique, le micromètre, etc. En outre, tout un enseignement manuel était prodigué.

Comment Robin conçoit-il cet enseignement, nous le savons déjà. Mais il n'est pas inutile de répéter à cette place qu'il ne s'agit pas pour lui de faire commencer prématurément à l'enfant l'apprentissage d'un métier déterminé mais uniquement de lui faire acquérir cette adresse générale de la main et cette sûreté de coup d'œil que tout métier manuel requiert.

La difficulté consistait à faire concorder cet entraînement manuel avec la progression des différentes études. Robin trouva la solution en subordonnant cette gradation à la marche des études générales et, pour les élèves d'âge moyen (10 à 12 ans), en réservant cinq heures par jour à la branche manuelle (trois heures aux travaux d'atelier et deux aux travaux collectifs) contre quatre aux travaux scolaires proprement dits. Sans compter naturellement les trois heures d'occupations facultatives utilisées bien souvent en travaux manuels.

Il faut dire que pour Robin le terme d'éducation manuelle était compris dans un sens très large. Il embrassait, avec le travail à l'atelier, les mille travaux d'utilité commune qu'impose le fonctionnement d'une institution d'envergure et que les enfants sont capables d'accomplir (repassage, cordonnerie, maçonnerie, épluchage, désherbage, épierrage, tricot, crochet, terrassement, réparations, tapisserie, etc...).

Jusqu'à 12 ou 13 ans, âge du Certificat d'Etudes, se

pratiquait « *la papillonne* » — terme visiblement emprunté à Fourier. Chaque enfant s'exerçait successivement et pour une période déterminée à tous les genres de travaux manuels en passant dans la série des ateliers. Puis, après cet âge, sur la base des préférences individuelles qui se sont fait jour durant la phase précédente, on aboutissait à ce que nous appelons aujourd'hui l'orientation professionnelle, c'est-à-dire que, sans se désintéresser complètement de ce qui se faisait dans les autres ateliers, l'élève commençait une spécialisation. Elle durait trois années à raison de six heures par jour, le reste de la journée étant consacré aux études classiques.

Voici, ci-après, à titre documentaire le tableau de roulement en usage à Cempuis pour six sections, les mêmes élèves revenant à la même occupation toutes les six semaines, et le mot : divers, indiquant les travaux d'utilité commune mentionnés plus haut et n'entrant pas dans des catégories définies.

A noter une chose importante qui ressort de ce tableau, c'est qu'à Cempuis le papillonnage des enfants ne comportait pas d'exceptions. La couture, la cuisine étaient enseignées aux garçons comme aux filles. Celles-ci travaillaient le fer et le bois.

A noter en outre que pour chaque branche de travaux l'élève était doté d'une fiche et le maître dressait un état collectif des travaux effectués, indiquant le temps passé, la valeur en espèces qu'ils représentaient sur la base des tarifs moyens de l'industrie. On pouvait ainsi dresser des inventaires hebdomadaires, mensuels, trimestriels, accompagnant les objets confectionnés par les enfants, lesquels étaient exposés périodiquement dans la grande salle où Robin aimait à conduire les visiteurs.

SEMAINE	1re SECTION	2e SECTION	3e SECTION
1	Agriculture	Cartonnage	Couture
2	Cartonnage	Couture	Bois
3	Couture	Bois	Métaux
4	Bois	Métaux	Propr. - Div.
5	Métaux	Propr. - Div.	Agriculture
6	Propr. - Div.	Agriculture	Cartonnage

	4e SECTION	5e SECTION	6e SECTION
1	Bois	Métaux	Propr. - Div.
2	Métaux	Propr. - Div.	Agriculture
3	Propr. - Div.	Agriculture	Cartonnage
4	Agriculture	Cartonnage	Couture
5	Cartonnage	Couture	Bois
6	Couture	Bois	Métaux

A noter enfin que pour être à même de donner l'enseignement professionnel, Cempuis était pourvu d'ateliers variés. Outre les 15 hectares de terre avec une ferme complète, il y avait une échoppe de cordonnier, des ateliers d'imprimerie-lithographie-reliure, d'ajustage et de forge, de menuiserie, de couture, de repassage et une buanderie. Dans ce dernier atelier, tout le blanchissage et le repassage du linge de plus de deux cents habitants de la maison s'y faisaient régulièrement sans qu'il fût besoin de s'adresser au dehors.

La plupart des locaux affectés à ces ateliers étaient installés dans une chapelle que Robin fit démolir, au grand scandale des catholiques pratiquants.

Education intellectuelle

Pour Robin, l'étude théorique dans les livres n'est qu'un complément. Il faut partir des choses, des faits, de la pratique, de l'expérience, du concret ; captiver l'attention, susciter la curiosité, développer l'esprit d'observation, de recherche, d'initiative. La leçon, l'imprimé ne viennent qu'ensuite.

Laissez l'enfant faire lui-même ses découvertes, attendez ses questions, répondez-y sobrement, avec réserve, pour que son esprit continue ses propres efforts, gardez-vous par dessus tout de lui imposer des idées toutes faites, banales, transmises par la routine irréfléchie et abrutissante.

Robin écrit à propos du dessin en répétant que c'est valable pour toute chose en éducation :

Il s'agit beaucoup plus d'entraîner que d'enseigner. Le premier chapitre indispensable à toute méthode, c'est de donner le goût, l'envie de dessiner.

Pour pouvoir mener à bien une éducation intellectuelle ainsi conçue, il saute aux yeux que l'établissement scolaire doit être entièrement renouvelé dans sa structure. Il ne peut plus être uniquement composé de salles de classe.

Ce doit être un musée universel et attrayant : collection de toute nature, dessins, tableaux, reliefs et un laboratoire-atelier pour toutes sortes de recherches et de travaux.

Aussi à Cempuis il y avait, à côté des ateliers, de la ferme et d'un petit jardin botanique : un musée mathématique, vieille idée de Robin, où l'on voyait des règles à calcul, des tableaux numériques, le crible d'Eratosthène, des abaques, des solides exécutés par les enfants, des jeux géométriques, etc... On remarquait aussi un cabinet de physique et de chimie assez bien pourvu, une station météorologique dont les observations faites à tour de rôle par les élèves les

plus âgés étaient communiquées au Bureau Central Météorologique, un embryon de musée astronomique et de musée historique. Robin envisageait la possibilité d'un musée ethnologique et d'un musée sociologique. Enfin il y avait à Cempuis un théâtre agencé par les élèves dans un ancien bûcher, une bibliothèque d'où étaient bannis les romans autres que les romans enfantins, et des salles d'étude permettant ou le travail individuel ou le travail en équipe.

Robin concevait démocratiquement l'administration et le développement de ces collections. Il entre, à cet égard, dans des détails qui peuvent paraître oiseux mais qui accusent un grand souci de la liberté et de l'initiative personnelle, un désir d'instruire par le récolement et la manipulation qui est en général négligé.

Un tel milieu nous paraît de nature à porter au maximum l'activité productrice, l'avidité scientifique de chacun, et l'utilisation des richesses de l'établissement. Là, sans coercition, par simple entraînement, les enfants acquerront les connaissances initiales de la période spontanée, et à peine quelques efforts nouveaux seront nécessaires pour leur y donner plus tard un enseignement dogmatique.

C'est que Robin établit deux périodes dans l'enseignement : une période d'enseignement spontané se poursuivant jusqu'à douze ans environ, et une période d'enseignement dogmatique, terme qui étonne de sa part. Mieux eût valu qu'il employât le terme de didactique qui a l'avantage de ne pas charrier des idées troubles. Il ne s'agit pas, en effet, d'une éducation basée sur des dogmes ou pratiquée dogmatiquement. Par ce terme, Robin définit l'enseignement rationnel et méthodique des diverses matières. Car, pour lui, il importe que les enfants parviennent à lier les observations, passent à la synthèse, s'élèvent philosophiquement, abordent « de vastes horizons toujours nouveaux ».

Il ne veut pas que l'étude des faits les mène à la mesquinerie.

De quelques matières

Parmi les matières d'enseignement, Robin prisait peu l'histoire tout au moins sous la forme où elle était donnée alors et beaucoup trop encore maintenant. Il était partisan de l'histoire de la civilisation et mettait entre les mains de ses élèves les petits livres de Charles Delon tels que *Les Paysans, histoire d'un village* (1) qui représentent l'application de la méthode intuitive pour l'étude du passé. Quant à l'histoire officielle à laquelle il fallait bien faire une part, elle était enseignée à Cempuis dans un esprit pacifiste, révolutionnaire et critique, souvent sceptique.

Pour l'enseignement de la géographie, Robin avait des idées originales, fruit de ses entretiens avec Elisée Reclus.

Faute de personnel, il ne put réaliser ce qu'il désirait dans l'enseignement des langues vivantes. Comme Montaigne, il eût voulu que les petits apprissent par la pratique au moins une langue étrangère. Il dut se borner à enseigner l'anglais aux grands élèves.

L'apprentissage de la lecture, pierre d'achoppement de la pédagogie enfantine, était l'objet d'un soin particulier pour Robin. Il préconisait le triage des éléments de lettres mobiles ou de lettres entières en carton ou en fils de fer, et le jeu des lettres.

La lecture ainsi enseignée à l'enfant ne lui offre plus autant de difficultés et lui présente plus de charmes. Compa-

(1) La Bibliothèque d'Education, 15, rue de Cluny, en a donné plusieurs éditions en in-12 de 192 pages avec dessins.

gne ou conséquence d'une foule d'autres notions intéressantes, elle nous aide à atteindre le but que nous devons poursuivre dans tout notre enseignement : faire chérir l'école.

Robin avait en aversion le « préjugé orthographique ». Il écrivit au Ministre pour demander la suppression de l'épreuve d'orthographe aux examens. N'ayant pu obtenir satisfaction, il amorça la réforme qu'il souhaitait en faisant enseigner la graphie rationnelle d'Aimé Paris. La sténographie put dès lors aisément se développer à Cempuis à une époque où la machine à écrire faisait son apparition. Les jeux sténographiques tout comme les jeux grammaticaux étaient en usage dans les petites classes.

En composition française, Robin visait à la clarté, à la sécheresse scientifique plutôt qu'aux recherches de style. Il demandait aux pensionnaires le récit, le compte rendu sans prétention des événements auxquels ils étaient mêlés. On les initiait à la littérature par la lecture ou la représentation des chefs-d'œuvre. La diction était en grand honneur.

Le chant et la musique, le dessin et le modelage étaient enseignés et bien enseignés, en dehors des sentiers battus.

Comme on le voit, le programme de Cempuis différait beaucoup des programmes officiels du temps. Il était certes plus chargé, mais n'oublions pas que les enfants trouvaient le repos des études proprement dites dans les travaux manuels, les exercices physiques, les récréations multiples, la culture des beaux arts, ce qui les mettait « à l'abri de tout surmenage ». D'autant plus qu'outre l'activité ludique, les procédés employés représentaient la conjugaison de l'activité organique et de l'activité intellectuelle : utilisation de l'ardoise suivant le système La Martinière, projections lumineuses, usage collectif du tableau noir à la portée des enfants sur le pourtour de la classe.

EDUCATION MORALE

Le Manifeste des partisans de l'éducation intégrale qui fut publié à Cempuis considère comme éléments principaux assurant l'éducation morale : en premier lieu le régime physiologique, puis la direction générale donnée aux pensées par le mode d'existence.

Il n'y a pas lieu d'insister sur le régime physiologique auquel les enfants étaient soumis à Cempuis, après les explications fournies précédemment. Quant à l'orientation générale, le *Manifeste* la résume ainsi :

Tout d'abord l'exclusion des idées fausses, démoralisatrices, des préjugés mensongers, des impressions effrayantes, enfin de tout ce qui peut jeter l'imagination hors du vrai, dans le trouble et le désordre ; absence de suggestions malsaines, d'excitation à la vanité, suppression des occasions de rivalité et de jalousie ; la vue continuelle de choses calmes et ordonnées, naturelles ; la vie simple, occupée, variée, animée entre les travaux et les jeux, l'usage gradué d'une part de liberté et de responsabilité, l'exemple des éducateurs, et par dessus tout le bonheur.

Liberté, vérité, laïcité, fraternité par l'altruisme et la co-éducation, voilà sur quelles assises se fondait à Cempuis la morale en action. Dès 1870, Robin énonçait :

Je considère comme d'une importance capitale qu'avant tout les grandes personnes aient le respect le plus complet de la liberté de l'enfant et qu'elles renoncent sincèrement à lui imposer une autorité qui ne peut avoir pour base que le droit du plus fort...

La liberté de l'enfant est suffisamment limitée par les obstacles de toutes sortes que lui présentent les phénomènes naturels, parmi lesquels je compte la résistance que lui

opposera le groupe aux libertés duquel il pourrait vouloir porter atteinte...

On n'arrivera jamais à connaître réellement les instincts naturels de l'homme que quand on l'aura attentivement observé dans son jeune âge, dans la plus parfaite liberté ; les perfectionnements de la science de l'éducation sont à ce prix.

Donc, donnez de bons exemples, des conseils appuyés par des raisons convaincantes, jamais sur la violence, ne commandez, ne forcez jamais.

Dans le milieu actuel, l'enfant entendra parler du maître. Que de bonne heure, il abhorre ce mot, qu'il ait la haine de l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente, et que pendant la période transitoire l'esprit de révolte devienne à son tour la première des vertus.

Robin, en libertaire convaincu et conséquent, ne s'est jamais départi de ce point de vue et s'il n'a pu à Cempuis le mettre complètement en pratique, du moins s'en est-il rapproché le plus possible.

Par l'enseignement scientifique poussé pour l'époque à un degré remarquable, Robin apprenait aux enfants à n'accepter que ce qui peut être démontré, contrôlé, expérimenté. Il développait le jugement, l'esprit critique, affranchissant des croyances extra-terrestres. L'enseignement de Cempuis n'était point athéiste, mais athée au sens étymologique de ce mot. Toutefois, on y était amené à parler de Dieu quand il fallait fournir des explications historiques, littéraires, ethnographiques. En ce qui concerne les Eglises, les cultes et leurs représentants que Robin condamnait comme néfastes, on évitait toute critique directe. Il arriva pourtant que Robin se fit agressif face aux affirmations dogmatiques ou aux cérémonies imposées aux enfants.

Robin n'admettait pas plus la « religion patriotique »

avec ses emblèmes, ses temples, son culte, ses saints, son fanatisme, que les religions révélées. Ici, l'on constate une orientation plus nette de Cempuis. C'est sans doute parce que Robin, qui ne croyait pas que l'athéisme pouvait servir de fondement à un enseignement juvénile, considérait l'anti-chauvinisme, l'antimilitarisme comme des notions tombant facilement sous le sens des enfants.

Chose curieuse, Robin rejoint Sylvain Maréchal quand il écrit :

Notre idéal d'éducation est absolument inspiré de la nature qui nous en donne le type dans la famille, j'entends la famille normalement constituée.

Et c'est pourquoi Robin considérait Cempuis comme une grande famille de frères et sœurs d'adoption où tous, vieux et jeunes, hommes et femmes, grands et petits, éducateurs aux divers degrés jouaient le rôle que remplissent dans la famille naturelle frères et sœurs adultes, pères et mères. Au surplus, la propre famille de Robin était incorporée à l'établissement ; sa femme était une maman attentive, ses enfants étaient traités ni plus ni moins que les orphelins : ils eurent même l'impression d'être quelque peu sacrifiés et Robin reconnaîtra plus tard qu'effectivement il ne fit pas pour les siens ce qu'il aurait pu et dû faire.

Un tel idéal d'éducation familiale impliquait la co-éducation. Pour l'époque c'était beaucoup, tant les préjugés dominaient. Sauf dans les dortoirs, elle fut pratiquée à Cempuis naturellement, logiquement et devint un puissant stimulant moral qui vint s'ajouter à la proscription des moyens répressifs barbares, des récompenses, des classements, des places, des compétitions, des jouets individuels en usage dans les autres établissements scolaires. Par ailleurs, l'emploi des moniteurs, le souci de faire réparer les fautes, la tenue du « cahier de conscience », la responsabilité constamment

engagée, la participation commune aux promenades et aux fêtes, faisaient partie de cette « morale basée sur le réel » ou « morale rationnelle » dont le but, suivant la formule de Bentham reprise par Robin était « le plus grand bonheur du plus grand nombre ».

Résultats

Quels résultats peut-on inscrire à l'actif de Cempuis ?

Au point de vue physique, la simple vue des enfants témoignait de leur bonne santé. Mais les courbes d'accroissement des feuilles anthropométriques confirmaient la bonne impression éprouvée dès l'abord. En général, deux ans de séjour à Cempuis se traduisaient pour un enfant par une amélioration physique bien marquée.

Du point de vue intellectuel, les résultats obtenus officiellement étaient indiscutables. On n'ignore pourtant pas la répugnance de Robin pour les examens et concours. Et l'on doit tenir compte que bon nombre d'élèves admis à Cempuis à 8, 9, 10 ou même 12 ans étaient des retardataires, et qu'on y enseignait bien des matières ne figurant pas au programme des écoles primaires élémentaires. Malgré cela, les succès au Certificat d'Etudes passèrent de 1, 2, 4 élèves les trois premières années de la gestion Robin à 22, 20 et 18 les trois dernières années. En outre il y eut un élève admis à l'école d'Alembert, deux à l'école d'horticulture de St-Mandé, un à l'école d'agriculture d'Aumale, deux à l'école normale d'instituteurs de la Seine, 195 diplômés du premier degré de sténographie, 50 du 2e degré, 12 du 3e, etc... Quant aux récompenses collectives obtenues dans les concours ou expositions de tous genres, elles sont trop nombreuses pour en faire mention. Et pourtant bien des officiels faisaient les réserves

qu'on devine à propos de la co-éducation des sexes et de la morale areligieuse.

En ce qui concerne le dessin, l'ensemble dépassait la moyenne des écoles officielles. Pour la musique, les résultats étaient uniques. Le chant choral surtout approchait de la perfection. Aussi l'inspecteur Jost put-il écrire dans un rapport :

Dans mes missions à l'étranger, je n'ai pas vu une seule école, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Autriche, — où cependant la musique est l'objet de soins particuliers —, dans laquelle le chant fût supérieur à ce qu'il est à Cempuis.

Sur le plan du travail manuel, les objets façonnés dans l'établissement et qu'on pouvait voir dans les expositions permanentes attestaient qu'on ne pratiquait point sans profit l'éducation organique. Pour des causes diverses, les résultats furent moindres en agriculture. En outre, le fonctionnement régulier et la bonne tenue des nombreux services assurés par les pensionnaires frappaient le visiteur.

Robin comptait beaucoup sur la culture artistique pour dégrossir les natures assez frustes et rustiques qu'on lui envoyait et faire équilibre « à ce que la force musculaire développée à outrance par la gymnastique et le travail manuel pourrait avoir de brusque et d'épais ». Cette culture trouvait sa consécration dans des fêtes scolaires très appréciées et où naturellement les chansonniers et poètes populaires Béranger, Pierre Dupont et Lachambeaudie étaient à l'honneur.

Robin ne dédaignait pas à l'occasion de composer des pièces de vers telle « Les Martyrs inconnus » qui fut chantée sur l'air d'un vieux cantique flamand :

Consacrons notre ardeur et notre vie entière
A combattre les maux dont souffrent les humains :
Tyrannie, égoïsme, ignorance, misère ;
De la fraternité montrons-leur le chemin.

Bien que les résultats moraux fussent fort encourageants, Robin qui était exigeant et pratiquait l'auto-critique, n'en était point satisfait. C'est qu'il devait compter avec l'atavisme, les difficultés du recrutement, la formation défectueuse des nouveaux-venus et surtout la mentalité des parents, tuteurs et amis des orphelins.

Au point de vue sexuel, l'expérience était complètement réussie. La voix des pensionnaires ne muait pas prématurément. Au contraire, à seize ans elle restait enfantine et les physiologistes savent la solidarité étroite qui existe entre l'organe vocal et les organes sexuels. Du reste, le docteur Bourneville, dans ses visites trimestrielles, ne décelait « aucun signe de certaines habitudes funestes si communes dans tous les établissements consacrés aux enfants ».

A côté et en plus de l'œuvre d'éducation accomplie dans l'institution, il convient de signaler l'œuvre pédagogique considérable qui en rayonnait. Elle se concrétisait dans les *Sessions normales de pédagogie pratique* qui débutèrent en 1890 et attirèrent jusqu'au départ de Robin, durant quatre ans, de trente à soixante-dix éducateurs. Il en vint de l'étranger comme naguère on allait voir Pestalozzi à Yverdon, et des pédagogues belges et russes prirent à Cempuis leurs inspirations. Le compte rendu de ces sessions forme deux gros volumes. Rien de plus édifiant et de plus précieux à consulter, du point de vue pédagogique.

Par ailleurs, des conférences pédagogiques sous l'égide de l'Inspection Académique, furent organisées dans les principaux centres du département de l'Oise en 1890. La même année, quinze conférences furent données dans des villes de France et une autre à Genève. En 1894, une autre eut lieu au Musée Pédagogique. Enfin, Robin profita des excursions et voyages de l'orphelinat pour se livrer à d'im-

portantes démonstrations pédagogiques non seulement en France, mais à deux reprises en Belgique.

Quant à la liste des livres, brochures, feuillets, jeux, journaux pédagogiques imprimés à Cempuis et qui contribuèrent à répandre les principes pédagogiques appliqués dans l'établissement, elle est impressionnante.

Cempuis, pour reprendre une expression de Robin, tendait à être « un établissement hors ligne » pouvant servir de modèle et d'encouragement à tous ceux qui travaillent pour « le meilleur avenir de l'enfance ». Mais c'était aussi un foyer de pédagogie « hors ligne » d'où sortait une pépinière d'éducateurs acquis aux conceptions, aux méthodes, à l'idéal de Robin.

Le « scandale » - Révocation de Robin

Il est trop clair qu'un établissement pareil devait servir de cible aux ennemis comme aux routiniers de l'enseignement laïc.

A différentes reprises, Cempuis donna lieu à de violentes attaques et l'Administration, après s'être montrée indifférente, devint accusatrice. Dès novembre 1881, les feuilles pieuses élevèrent la voix. En 1883, à la suite d'un tract néo-malthusien trouvé à Cempuis, Robin était amené à donner sa démission qui, d'abord acceptée, fut ensuite annulée. En juin 1887, on vit même l'ancien quotidien socialiste de Jules Vallès dirigé alors par Séverine attaquer violemment l'orphelinat devenu à l'entendre un cas « d'anthropophagie sociale ». Il dénonçait la nourriture défectueuse et l'autoritarisme forcené de « Robin-tigre ». C'était assez curieux et plutôt paradoxal dans ce journal acquis aux idées neuves en éducation et dans lequel, préludant à l'*Internationale des*

enfants de Sébastien Faure, Jules Jouy donnait une *Marseillaise de la Jeunesse.* (1)

En 1892, à la suite d'une campagne de la presse cléricale parisienne, une enquête administrative eut lieu qui tourna à l'avantage du directeur. En 1894, les calomnies se firent plus violentes, plus tenaces. On prétend qu'elles émanaient de l'Elysée où Mme Casimir Périer ne savait rien refuser aux dignitaires écclésiastiques.

L'atmosphère était propice au dénouement entrevu. A la suite des bombes anarchistes et de l'assassinat du Président Carnot, la « loi scélérate » avait été votée le 18 juillet 1894. A la Chambre des Etats-Unis même, il était question d'un bill tendant à l'expulsion des anarchistes. Le procès de Caserio, le procès des Trente, s'étaient déroulés au début d'août. Les arrestations arbitraires se multipliaient. Amilcare Cipriani se voyait expulsé. On venait d'exécuter Caserio à Lyon et, pour la première fois de bruyants applaudissements avaient salué le déclic du couteau légal. L'Eglise, au surplus, éprouvait le besoin d'atténuer le scandale de l'exécution éventuelle du curé-assassin Bruneau par la dénonciation d'un « scandale laïque ». Le moment parut d'autant plus convenable qu'on était dans la période des vacances scolaires et parlementaires qui fut toujours utilisée pour la répression dans le personnel enseignant.

La *Libre Parole*, cléricale et antisémite, amorça la campagne que le *Matin* parut cautionner sur le plan républicain. On prétendit que Robin était un « professeur d'immoralité », qu'il prêchait l'internationalisme, qu'il avait voulu donner devant les enfants une leçon d'obstétrique, qu'il poussait ses élèves à l'iconoclastie, que les christs de Cempuis étaient lapidés par les pensionnaires de l'établissement, etc... Georges

(1) *Le Cri du Peuple*, numéros des 9 et 14 juin 1887.

Berry dénonça le « mélange des deux sexes » bien que le dortoir des garçons et celui des filles fussent à 200 mètres l'un de l'autre. Henri Rochefort, Ernest Roche, Henri Turot, Léopold Lacour, Chincholle défendirent Robin et son œuvre. Une enquête administrative fut ordonnée. L'inspecteur général Jacoulet, directeur de Saint-Cloud, « l'éducateur trismégiste », « l'éducateur des éducateurs d'éducateurs », comme l'appelait en raillant Robin, conclut en défenseur des traditions et des routines, qu'il y avait danger à laisser Robin « répandre des idées subversives au point de vue social et néfastes au point de vue de la défense du pays ».

Finalement, le Conseil des Ministres, présidé par Charles Dupuy, sur la proposition du grand maître de l'Université Georges Leygues, décida le 31 août 1894 la révocation de Robin. La veille, Bruneau, le meurtrier en soutane, à Laval, n'avait pu échapper au couperet de la guillotine. Et le lendemain, le journal d'Edouard Drumont exultait, tirant la leçon des faits :

M. Robin, directeur de la porcherie municipale de Cempuis a été exécuté hier en plein Conseil des Ministres. C'est l'effondrement complet du système pornographique de la co-éducation des sexes.

Au moment où elle publiait ces lignes, la *Libre Parole* oubliait ou feignait d'ignorer qu'à l'établissement maritime mi-hospitalier, mi-scolaire de Pen-Bron, près du Croisic, tenu par les sœurs de Saint Vincent de Paul, garçons et filles prenaient des bains en même temps à la plage.

Au Conseil Général de la Seine, premier intéressé dans l'affaire mais non consulté, des débats favorables à Robin se déroulèrent. A la Chambre, un peu plus tard, l'ancien instituteur Aimé Lavy, député socialiste-possibiliste de Paris développa une interpellation après avoir enquêté à Cempuis non pas 48 heures mais pendant cinq semaines. En s'ap-

puyant sur la loi du 3 octobre 1889, Robin aurait pu résister légalement ; il préféra se retirer, satisfait d'avoir réussi à se maintenir si longtemps à la tête d'une institution qu'il savait être unique au monde.

La propagande néo-malthusienne et l'eugénisme

Sorti de Cempuis, désormais voué à la pédagogie officielle et retombé dans l'ornière administrative, Robin ne considéra pas sa tâche éducative comme terminée.

Mieux qu'ailleurs, à l'orphelinat Prévost, il avait pu saisir ce que pèsent dans la balance sociale et dans les écoles les mieux organisées les enfants de mauvaise naissance. Il disposait là, en effet, d'enfants abandonnés, pauvres ou orphelins dont un certain nombre étaient tarés. Il n'ignorait pas, d'autre part, la multitude d'enfants quelconques nés de « l'aveugle hasard » et la minorité imposante des dégénérés terribles, déchets sociaux incurables qu'on enferme dans des pénitenciers ou qu'on torture dans des bagnes. On conçoit dès lors, que sa logique l'ait conduit à subordonner l'éducation à l'eugénisme, à la sélection scientifique, conviction déjà ancienne chez lui puisqu'elle datait de son séjour à Londres. Et c'est pourquoi il décida de compléter, de parfaire, de couronner sa théorie de l'éducation intégrale par l'exposé et la diffusion des théories néo-malthusiennes. Il résuma son idéal dans cette formule frappée en médaille : « *Bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation sociale* ».

Cette formule embrassait à ses yeux la série des nécessités que comporte la régénération de l'homme et la rénovation de la société.

Alors les coups redoublèrent sur l'audacieux penseur. On

le traita de Malthusien, épithète qu'on voulait offensante. Il riposta :

Malthusien ! voilà par quoi on pense m'outrager et m'intimider. La question de population est un chapitre fondamental de l'économie sociale. Elle est universellement méconnue, tranchée par des malédictions ou des lazzis. Je la connais passablement...

Il la connaissait parfaitement, comme le montrent ses recherches originales, ses articles de la *Revue blanche*, de *Régénération*, de la *Chronique médicale*, ses brochures, ses communications à la Société d'anthropologie, dans les congrès, son inlassable activité à la fois si une et si diverse dans les milieux socialistes, syndicalistes, libres-penseurs et dans la franc-maçonnerie où il ne trouva pas toujours les concours qu'il escomptait.

Dès son initiation à une loge du Grand Orient, il s'adressait à tous les vénérables pour que fût mis en discussion le problème de la population. Il fit aussi partie des ateliers de la Grande Loge écossaise et d'une loge mixte, ce qui permit au Grand Orient son exclusion. En 1905, il faisait encore une conférence à la loge « Idéal social » sur « Le droit à l'avortement ».

Ce serait évidemment s'écarter de notre sujet que d'insister plus longuement sur l'action néo-malthusienne de Robin à cette époque. Mais c'est y revenir que préciser sa position sur la « Bonne naissance », question « beaucoup plus délicate que celle de l'éducation rationnelle » et sans laquelle il n'envisageait ni puériculture, ni pédagogie sérieuse et conséquente.

Il écrivait aux médecins :

La science ferait en effet banqueroute, comme l'a dit un littérateur superficiel, si elle n'avait pas pour but le bonheur

de tous, si elle ne parvenait pas à supprimer la production au hasard d'êtres humains inférieurs.

Contre tous les genres de dégénérescence, la science doit intervenir. Elle en a les moyens. Patiente, consciente de sa force, de son immortalité, elle doit respecter et protéger tous ceux qui sont nés, quelque inférieurs qu'ils soient, mais exiger impérieusement que les mauvais soient les derniers de leur race, que les meilleurs seuls soient appelés à engendrer les heureuses générations futures.

Il ajoutait :

Aujourd'hui, la femme ignorante et résignée est le lugubre laboratoire dans lequel s'accomplit le crime de la production des dégénérés de plus en plus nombreux et redoutables. Donnons-lui science et indépendance et nous sommes assurés que si, comme toujours, dans son immense bonté, elle consent à donner les voluptés de l'amour à des êtres inférieurs, voire même aux dégradés les plus affreux, elle ne consentira à être rendue mère que par les hommes de qualité supérieure au point de vue physique, intellectuel et moral.

Et Robin rappelait qu'il avait consacré toute sa vie « à améliorer des enfants souvent bien médiocres, à imaginer les meilleurs procédés pour arriver à ce résultat et à les expérimenter », mais que sa tâche n'avait été qu'interrompue par sa révocation. Et c'est vrai qu'il poursuivait, au fond, le même but en préconisant la restriction des naissances, la prudence parentale, le choix des procréateurs, le libre amour, la libre maternité, l'eugénisme, tous ces thèmes qu'il soutenait avec des accents lyriques.

Dans un résumé qu'il distribua au cours d'une tournée de conférences, il souligne que c'est un grand malheur, une grande faute pour les femmes de mettre au monde des enfants qui ont des chances d'être mal doués ou de ne pouvoir, dans les conditions présentes, recevoir la satisfac-

tion entière de leurs besoins matériels et moraux. Et tout de suite, il passe sur le terrain pratique :

Les femmes doivent savoir que la science leur fournit les moyens efficaces et non douloureux de ne mettre d'enfants au monde que quand elles le veulent, et elles ne le voudront certainement alors que dans des conditions telles que leurs enfants aient toutes les chances d'être sains, vigoureux, intelligents et bons...

L'INITIATION SEXUELLE CHEZ L'ENFANT

Naturellement, Robin était partisan de l'éducation sexuelle des enfants. Alors, c'était un scandale énorme. Mais aujourd'hui, après l'apparition de l'*Initiation sexuelle* de G. Bessède — du vivant de Robin — il se trouve des ecclésiastiques comme l'abbé de Fonssagrives, Chauvin, directeur de l'Ecole Massillon, et d'autres, qui sont devenus compréhensifs. Le temps n'est peut-être pas loin où, comme l'annonça Léon Blum, les « paradoxes précurseurs » de Robin deviendront des « vérités communes triviales ».

Robin avait des idées très nettes à ce sujet qu'il a exprimées dans une brochure inédite et inachevée d'où nous tirons ces lignes :

On peut dire avec assez de vérité que les enfants n'ont pas de sexe. Si des paroles grivoises, des chansons, des dessins plus ou moins obscènes n'ont pas excité en eux des curiosités, des désirs prématurés, s'ils ont vécu dans le milieu sain, pur, harmonique, où devrait s'écouler le jeune âge, s'ils ont eu une vie variée, active, ils n'ont guère de préoccupations sexuelles avant la puberté.

Sans doute, à un moment donné, les enfants ne manquent pas de demander d'où viennent les bébés qu'ils voient pour

la première fois, d'où ils viennent eux-mêmes. Pourquoi ne pas leur répondre sans embarras, qu'ils se sont formés et développés dans le corps de leur mère et en sont sortis par un orifice ? Leur curiosité sera généralement satisfaite. Et quand ils apprendront en outre que la naissance est accompagnée d'une maladie douloureuse, dangereuse et parfois mortelle de la mère, cette notion, loin de leur donner à plaisanter et à rire, leur sera plutôt matière à réflexion et ne fera qu'augmenter, pour celle qui a souffert, et qui a failli mourir par eux, leur respect et leur affection.

On ne peut d'autre part, surtout à la campagne, dissimuler aux enfants certains faits, les accouplements d'animaux, par exemple, l'utilité d'un coq parmi les poules, l'envoi de la jument à l'étalon, de la vache dont le lait tarit au taureau, etc., etc. Ils acquièrent ainsi cette autre notion que le mâle joue son rôle dans la reproduction. Ce fait de science pratique, sérieuse, a-t-il quelque chose qui puisse alarmer les parents attentifs à la moralité de leurs enfants ?

Si, de plus, en dispensant aux jeunes une bonne part de joie et de liberté, on évite d'exciter en eux le désir de grandir, de vieillir, pour avoir les libertés des grandes personnes, et que, de leurs observations bien guidées, il résulte que jamais les jeunes n'enfantent, que cela se produit seulement dans l'âge adulte, il n'y a, me semble-t-il, aucune raison, sauf exception, pour qu'ils imaginent de tenter le rapprochement, avant l'âge de la puberté définitive.

Des enfants, bons observateurs et réfléchis, ayant vu enfin, chez certains animaux, la pénétration de l'organe du mâle dans celui de la femelle, concluront avec un excellent esprit d'analogie qu'il doit en être de même de l'homme et de la femme. Cela ne peut en rien troubler leur quiétude sexuelle, aussi longtemps que la notion reste vraiment sérieuse, aussi longtemps que des aînés imprudents ou malfaisants

n'auront pas perverti, fait dévier, par d'ineptes plaisanteries ou des sous-entendus corrupteurs, les connaissances scientifiquement acquises sur les phénomènes de la copulation et de la fécondation.

Je m'inquièterai même fort peu qu'ils constatent à l'occasion que des animaux accouplés paraissent y trouver plaisir et qu'ils en concluent qu'il doit en être de même dans l'espèce humaine. Si les enfants ont en bonne quantité les satisfactions de nutrition, de mouvement qui conviennent à leur âge, ils n'auront aucune hâte à rechercher des plaisirs que leurs jeunes sens ne désirent pas normalement, au moins dans la grande majorité des cas.

Quand l'âge viendra d'une initiation plus complète, ils n'auront pas ces curiosités exaspérées, maladives, créées par les suggestions vagues, les mots à double entente, les mystères, dont on a toujours enveloppé ces questions.

C'est aux mauvais éleveurs, aux mauvais éducateurs, c'est-à-dire à presque tous les adultes, aux parents, que sont dues les excitations prématurées d'où résultent, chez la plupart des enfants, des actes fâcheux que l'on considère comme des fautes punissables, ou des vices, ou même des crimes véritables, alors que ce sont seulement des accidents provoqués, ou plus ou moins morbides, qu'on aurait pu prévenir et qu'on peut généralement guérir.

Toutes ces remarques sont judicieuses et l'on sait trop que les curiosités abominables et la morbidité résultent du caractère honteux et mystérieux imprimé aux questions sexuelles. Notons d'ailleurs que Robin, comme Buonarroti, cherchait — on l'a vu à Cempuis — par l'hygiène, l'équilibre, la mesure, les joies communes, saines, à retarder l'assouvissement des passions du sexe. Il voyait là, comme le grand révolutionnaire toscan, un moyen de préserver la santé individuelle tout en sauvegardant l'intérêt social.

Dans sa propagande néo-malthusienne, Robin vit surtout venir à lui, avec l'aile révolutionnaire du parti socialiste, la masse des militants anarchistes. Mais la plupart des leaders libertaires le boudèrent.

Ni Kropotkine, ni Elisée Reclus, ni Jean Grave n'entrèrent dans ses vues. Sébastien Faure fut, en France, la seule « tête » de l'anarchisme qui s'affirma néo-malthusien au cours d'une conférence faite aux Sociétés Savantes le 16 novembre 1903. Cette conférence a été publiée en brochure, *Le problème de la population*. Elle connaissait déjà deux éditions à la mort de Robin.

Robin fait école

Ce fut également Sébastien Faure qui, de tous les leaders anarchistes, se pencha le plus sur le problème de l'éducation et dans le même esprit que Robin. Celui-ci eut la joie de voir naître *La Ruche* aux Pâtis-Rambouillet (Seine-et-Oise) en septembre 1905. C'était un orphelinat comme celui de Cempuis mais privé et, comme à Cempuis, c'est seulement à partir de 12 ans que, tout en poursuivant leurs études, les enfants pouvaient s'orienter vers un métier. On s'assurera du reste qu'il y a un parallélisme frappant entre *La Ruche* et Cempuis en lisant *Les propos d'éducateur* de Sébastien Faure qui en étaient, en 1910, à leur neuvième mille. Le fondateur du *Libertaire* reconnaissait, du reste, qu'il n'innovait rien, que les méthodes éducatives qu'il employait avaient été déjà maintes fois soutenues et que « quelques éducateurs éminents » en avaient tenté l'application. Il notait :

Le plus remarquable de tous est, sans contredit, Paul Robin, ex-directeur de Cempuis, sacrifié, par le Gouverne-

ment, aux abominables campagnes menées contre son œuvre par l'Eglise et ses suppôts.

De même qu'à Cempuis le chant, les rondes, les saynètes firent merveille, à *La Ruche* les enfants étonnaient par leur capacité musicale et dramatique. Sans doute *La Ruche* — qui avait aussi une imprimerie — n'édita point cet ensemble impressionnant et unique de chœurs, tableaux, brochures, duos, quatuors, recueils d'ordre musical, que nous devons à Cempuis, mais elle fit imprimer sous le titre *Pour les Petits* un opuscule de chansons, chœurs et petites comédies de l'œuvre. Il y avait un *Bulletin de l'Orphelinat Prévost* qui, fondé en 1882, s'est continué jusqu'en 1894 sous un autre titre. Il y eut aussi un *Bulletin de la Ruche* imprimé à l'établissement en même temps que quelques duos et chœurs dûs à Sébastien Faure. Ce bulletin débuta trop tard (10 mars 1914) pour que Robin pût le voir. Il y eût retrouvé parmi les collaborateurs des hommes comme A. Laisant, J. Marestan, André Girard qu'il connaissait bien. Et ce n'est pas par hasard que le premier avait fait paraître *L'initiation mathématique* et *L'éducation fondée sur la science* tandis que le second voyait diffuser très largement son *Education sexuelle*. Quant au troisième, il avait été le fondateur du groupe « La défense de l'Enfant », dont l'*Education intégrale*, bulletin de Cempuis sous un nouveau nom était l'organe. La « Défense de l'Enfant » représentait l'une de ces innombrables organisations ou tentatives éphémères des anarchistes sur le plan éducatif.

Sept mois après la fondation de *La Ruche*, Robin pouvait voir naître encore en s'inspirant de ses vues pédagogiques *L'Avenir Social* à Neuilly-Plaisance puis à Epônes (Seine-et-Oise). La fondatrice en était Madeleine Vernet à qui l'on doit une brochure sur *Les sans-famille du Prolétariat organisé*. Sans doute les orphelins d'Epônes fréquentaient l'école

communale, mais l'œuvre présentait cette particularité de revêtir une forme collective par le soutien et le contrôle des organisations ouvrières de toutes natures.

Incorporé par la suite à la C.G.T.U., centrale syndicale dissidente de la C.G.T., cet établissement devint l'*Orphelinat Ouvrier* de La Villette-aux-Aulnes (Seine-et-Oise).

A Bruxelles, Mme Gatti de Gamont fonda également une institution en s'inspirant de l'esprit et des méthodes prévalant à Cempuis. Quant à l'« *Ecole active* », dès ses débuts, elle rangea Robin parmi ses précurseurs et celui-ci écrivit du reste à leur théoricien Adolphe Ferrière des lettres de félicitations chaleureuses.

Francisco Ferrer, qui fut en rapport avec Robin, s'inspira aussi largement de ses vues en matière d'éducation ainsi que le docteur Jean Wintsch, animateur à Lausanne de l'*Ecole Ferrer* à laquelle Robin légua en 1911 la majeure partie du matériel pédagogique qui avait servi à Cempuis.

Tout cela prouve que si Robin n'a pas connu ce qu'on appelle « la gloire extérieure » (1), il arrivait de son vivant à faire école sur le plan de l'initiative privée pédagogique. Il savait très bien, d'autre part, tout ce que l'enseignement officiel lui avait peu à peu emprunté dans ses programmes, ses méthodes, ses procédés. En particulier est-ce que la co-éducation, tant décriée, ne commençait pas à s'implanter ? Est-ce que le travail manuel du fer et du bois n'avait pas acquis droit de cité dans les écoles de la Ville de Paris ? Est-ce que « la papillonne » et les stages dans les divers ateliers n'étaient pas déjà la règle dans la première année des écoles professionnelles et jusqu'à un certain point dans les

(1) Ernest Tarbouriech l'a toutefois sacré « grand pédagogue » dans la partie consacrée à l'Enfance de sa remarquable *Cité future* dont la première édition parut en 1902.

années suivantes, tout comme dans les écoles d'arts et métiers ? Est-ce que les promenades scolaires et les colonies de vacances ne débutaient pas ? Est-ce que le système des tests et des fiches anthropométriques ne prenait pas son essor ? Est-ce que l'orientation professionnelle, quoique encore, dans l'enfance, ne se montrait pas capable de détecter avec sûreté à tout le moins ce que l'enfant ne doit pas faire ? Et en dehors de l'enseignement officiel n'est-ce point sous son influence autant que sous celle du freudisme naissant que des esprits toujours plus nombreux se souciaient d'amener l'enfant en proie au « libido » jusqu'« au seuil des mystères » ?

Non, l'homme de Cempuis n'a pas ébranlé en vain la vieille pédagogie et l'on comprend que Jaurès lui ait dit un jour :

« *Vous êtes un maître, mon cher Robin !* »

BIBLIOGRAPHIE - SOMMAIRE

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'OISE.

FÊTES PÉDAGOGIQUES A L'ORPHELINAT PRÉVOST, *Sessions normales de pédagogie pratique*, 1890, 1891, 1892. Orphelinat Prévost 1893, in-8 de 436 p.

FÊTES PÉDAGOGIQUES A L'ORPHELINAT PRÉVOST, *Dernières sessions normales de pédagogie pratique*, 1893-1894. Publications de l'Education Intégrale. Paris 1904, in-8 de 204 p.

GABRIEL GIROUD, *Cempuis, Education intégrale. Coéducation des sexes d'après les documents officiels et les publications de l'établissement*. Paris, Schleicher [Bibliothèque internationale des Sciences sociologiques], 1900, in-8 de 396 p.

JEAN BOSSU, *Paul Robin franc-maçon*, Lettre à l'auteur (5 octobre 1943).

MANUEL DEVALDÈS, *Paul Robin, L'Idée Libre*, Nos 18-19 mai-juin 1913, p. 121-129.

ANDRÉ GIRARD, *Paul Robin, Les Temps Nouveaux*, 18e année, N° 20, 14 septembre 1912.

GABRIEL GIROUD, *A propos de Cempuis. La Plèbe* N° 5 - 27 avril 1918.

GABRIEL GIROUD, *Paul Robin, Sa vie, Ses idées, Son action*. Paris, Mignolet et Storz 1937, in-12 de 317 p.

JAMES GUILLAUME, *L'Internationale. Documents et souvenirs* (1863-1878). Paris, 1905 gr. in-8 t. I.

J. HUSSON, *Paul Robin éducateur*, Cannes mars 1949. Brochure in-8, 16 p. [La présente brochure était rédigée bien des années avant cette récente étude].

AIMÉ LAVY. Interpellation à la Chambre. *Journal Officiel* 11 novembre 1894. Débats parlementaires, p. 1793.

VICTOR MÉRIC, *Paul Robin. Les Hommes du Jour*, 2e année N° 102. 1er janvier 1910.

ANTOINE RICHARD, *Les discussions pédagogiques dans la 1re Internationale. L'Ecole Emancipée*, 19e année, Nos 11 et 12 (9-16 décembre 1928).

PAUL ROBIN, articles de la *Revue de Philosophie positiviste*, septembre 1869, juillet 1870, juillet 1872 et *Dictionnaire de Pédagogie*.

Contre la Nature, brochure, 1901, in-12, 16 p. et 1902, in-12, 11 p.

Vers régénérateurs, brochure, 1906, in-12, 48 p.

Libre-amour, Libre-maternité, brochure, 1906, in-12, 14 p.

Pain, Loisir, Amour, brochure, 1907, in-12, 14 p.

L'éducation intégrale, brochure, sans date, in-12, 8 p.

Malthus et les néo-malthusiens, brochure, sans date, in-12, 12 p.

ERNEST ROCHE, *L'Orphelinat de Cempuis*, art. de *l'Intransigeant*, N° du 30 août 1894.

OSCAR TESTUT, *L'Internationale* 3e édit. Paris 1871, in-12 de 288 p.

JEAN VIDAL, *Un grand éducateur révolutionnaire Paul Robin. Maintenant*, B. Grasset éd. N° 8, p. 217-237.

E. VITTECOQ, *Paul Robin éducateur. L'Internationale de l'Enseignement*, Nos 8-10 (mai-juillet 1925), suppl. au N° 44 de *l'Ecole Emancipée*, même année.

TABLE DES MATIERES

Les débuts pédagogiques 4
Dans l'Internationale 6
Variétés pédagogiques 8
L'inspecteur primaire de Blois 9
L'orphelinat Prévost à Cempuis - Paul Guilhot et Charles Delon 11
L'éducation intégrale 13
Education physique 17
Education organique et manuelle 19
Education intellectuelle 23
De quelques matières 25
Education morale 27
Résultats 30
Le « scandale » - Révocation de Robin 33
Propagande néo-malthusienne et Eugénisme 36
L'initiation sexuelle chez l'enfant 39
Robin fait école 42
Bibliographie sommaire 46

N° d'Edition : 122 Dépôt légal 3e trimestre 1951